

BRET (Edouard)

Edouard BRET

ÉTUDE NUMISMATIQUE

# Le Taureau Camargue

sur une monnaie des Volques Arécomiques

(IMITATION D'UNE PIÈCE EN BRONZE DE MASSALIA)



NIMES  
Imprimerie Générale  
21, Rue de la Madeleine, 21

1919

BR 171



BR 171

Edouard BRET

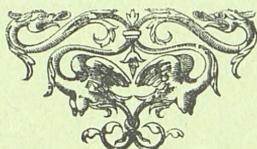
ÉTUDE NUMISMATIQUE



# Le Taureau Camargue

sur une monnaie des Volques Arécomiques

(IMITATION D'UNE PIÈCE EN BRONZE DE MASSALIA)



NIMES  
**Imprimerie Générale**

21, Rue de la Madeleine, 21

1919



à Monsieur Boudureau, archiviste,  
notre sympathique P<sup>t</sup>-de la C<sup>on</sup> archéologique  
Cordial hommage

E. Borel

ÉTUDE NUMISMATIQUE

---

# LE TAUREAU CAMARGUE

SUR UNE MONNAIE DES VOLQUES ARÉCOMIQUES

(IMITATION D'UNE PIÈCE EN BRONZE DE MASSALIA)

---



C'est vers le VI<sup>m</sup> siècle avant notre ère que les premières galères phocéennes, à la recherche de débouchés nouveaux pour leur commerce, abordèrent en Gaule sur les bords du « *Lacydon*, » aujourd'hui le vieux port de Marseille (1).

La situation unique du port qu'ils avaient choisi, la commodité que le Rhône leur donnait pour s'infiltrer dans l'intérieur de la Gaule ne tardèrent pas à faciliter l'extension de la petite colonie grecque qui prospéra d'une façon rapide malgré les luttes jalouses que leur suscitèrent les Ségobriges, chez qui ils s'étaient implantés.

(1) Le Cabinet des Médailles possède deux exemplaires d'une fraction d'obole (Trihemiobole en argent du poids de 0 gr. 85) portant le nom ΔΑΚΥΔΩΝ : avers. Tête de Lacydon, personnification du dieu protecteur du port Phocéén — Revers : Roue — Un troisième spécimen, rareté de premier ordre, à fleur de Coin, existe au Musée de Marseille. (Prix d'achat : 500 francs). Diamètre : 0,08 m/m : celui des lettres de la légende, moins d'un millimètre. (Lelewel. Atlas pl VII-28.)

Tous les peuples riverains du Rhône vinrent apporter leurs produits à ces trafiquants étrangers et reçurent en échange les produits, nouveaux pour eux, de l'Orient.

Les Cœnicences, les Volques Arécomiques, les Voconces, les Allobroges, les Ségusiaves, furent les premiers à bénéficier et à s'enrichir au contact de ces hardis navigateurs.

Les Gaulois apprirent la langue de leurs nouveaux clients, et nombreux sont encore les mots grecs qui ont subsisté jusqu'à nos jours dans les patois rhodaniens.

Ils adoptèrent leurs monnaies, en firent des imitations plus ou moins fidèles, s'éloignant petit à petit des prototypes si artistiques des Phocéens. C'est alors qu'apparaît l'Art imitatif caractéristique des Gaulois.

Dans toutes les collections de quelque importance se retrouvent ces grossières imitations gauloises des monnaies grecques et massaliotes.

Les Volques Arécomiques, par leur situation, par l'étendue de leur territoire, par le voisinage des Aërnes dont ils drainaient les produits vers le Rhône, furent avantagés et durent bénéficier plus que tout autre peuple des Gaules du voisinage de Massalia.

« Les Arvernes, nous dit l'historien Ménard, Liv. I. p. 13, établirent avec les Marseillais un commerce considérable de marchandises et de denrées qui étaient transportées sur des chevaux et des mulets à travers les Cévennes. »

Ce commerce entraînait inévitablement une circulation considérable de numéraire, et, il n'est pas rare encore de nos jours de trouver dans nos fouilles des exemplaires plus ou moins bien conservés de ces monnaies.

De nombreuses imitations du petit bronze de Marseille émises par les villes de sa dépendance circulaient chez

nous Elles portaient, à l'avvers, la tête d'Apollon, et, au revers, le taureau cornupète, la jambe droite repliée.

Le taureau était la victime la plus ordinaire dans les grands sacrifices. On l'immolait à Jupiter, à Mars à Apollon, à Vénus ; mais sur la pièce Massaliote il était cornupète, c'est à dire dans l'attitude d'un taureau furieux s'élançant, les cornes vers le sol. Il est alors l'emblème d'Apollon, personnifiant le soleil. Il est l'image de l'ardeur avec laquelle le soleil frappant avec force la terre de ses rayons ardents en fait surgir des récoltes abondantes.

Certains auteurs ont voulu y voir aussi l'image du travail du laboureur

D'autres ont pensé que le taureau était la personnification du Rhône dans sa course rapide vers la mer. Certains, enfin, y voyaient l'emblème du soleil (*Apollon*) entrant dans le signe du taureau.

Comme toutes les autres cette monnaie à la tête d'Apollon et au revers du taureau fut copiée par les artistes gaulois ; mais ces pièces sont toujours reconnaissables par leur facture grossière, nos graveurs n'ayant jamais atteint la perfection des artistes grecs.

Peu au courant de la religion des habitants de Phocée, ils copiaient sans comprendre la portée du symbole et ils ne tardèrent pas à modifier l'allure du taureau qu'ils dessinèrent debout, arrêté ou marchant, tel qu'ils le voyaient dans leurs pâturages.

Cette allure paisible du taureau se retrouve sur de nombreuses monnaies portant le nom grec ΜΑΣΣΑ, pour ΜΑΣΣΑΛΙΗΤΩΝ (1) de la citée phocéenne, bien que fabri-

(1) D'après feu Charles Robert, de l'Institut, les Grecs employaient sur leurs monnaies le génitif pluriel : ΜΑΣΣΑ - ΛΙΗΤΩΝ ΛΟΓΓΟΣΤΑΛΗΤΩΝ (Longostalètes), ΣΑΜΝΑΓΗΤΩΝ (Samnagenses), ΚΑΙΝΙΚΗΤΩΝ (Cœnicences), ΓΛΑΝΙΚΩΝ (Glanum).

quées par les Samnagenses (1), les Cavares (2) (Avignon) et d'autres peuples de la Gaule.

On voit aussi le taureau sur certaines monnaies autonomes qui en on fait un type local, mais dans tous les cas, inspiré par celui des Massaliotes, dérivé lui-même du type archique Syracusien.

Dans un petit lot de pièces mis à jour dans le lit de notre « *Cadereau* » (3) en août 1894, par un ouvrier, Monsieur Vincent, qui me les vendit, se trouvait une imitation de ces monnaies marseillaises. Le nom de ΜΑΣΣΑ et le taureau n'attirèrent pas mon attention et je classais ma petite pièce de bronze à la suite de ma série de monnaies massaliotes.

Plus tard en examinant mieux ma pièce, je m'aperçus que le taureau n'était pas seulement au repos mais qu'il portait aussi un licol et qu'au bout de ce licol pendait un grelot ou sonnette. La « *Sonnaïo* » !

J'avais devant moi l'image du « *dountaire* » de nos manades de Camargue.

Il était en effet plus maigre que le taureau symbolique des monnaies phocéennes, ses cornes étaient plus fines, son fanon peu prononcé et son allure n'avait rien d'hiératique.

Frappé de toutes ses particularités, je voulus savoir si ma pièce avait été déjà signalée. Je feuilletais en

(1) Voir le Catalogue des Monnaies Gauloises de la Bibliothèque Nationale par Muret et Chabouilliet, N<sup>os</sup> 2256 à 2275.

(2) Un joli bronze d'Avignon (Cavares) avec ΑΟΥΕΝΙΟΑ en deux parties à l'exergue et au dessus du taureau debout, placé à droite, est classé parmi les raretés ; Avers : Tête tourelée de la Ville personnifiée, et non d'Apollon ordinairement couronné de laurier. Voir Cab. des Médailles Muret et H. de La Tour N<sup>o</sup> 2519. La collection Changarnier en possède deux exemplaires, dont un très beau, avec le monogramme A. P. liés devant le cou du taureau.

(3) Nom donné à plusieurs ruisseaux torrentueux qui prennent leur source dans les garrigues au nord de Nîmes, traverse l'ancienne enceinte romaine et vont se jeter dans le Vistre.

vain l'atlas des Monnaies Gauloises de Henri de La Tour, le Catalogue des Monnaies Marseillaises de Laugier... etc. Elle n'y figurait pas. Je m'adressais alors à l'un de nos plus érudits numismates de France, pour les monnaies gauloises, M. A. Changarnier, conservateur du Musée de Beaune, lauréat de l'Institut (1).

Ce savant à qui j'avais communiqué mon petit bronze me le renvoya, en juin 1917, dans une longue et charmante lettre qui commençait ainsi :

« Je vous retourne votre rareté, pièce unique, petit bronze marseillais, qui m'a vivement intéressé. Il y a bien une courroie ou collier auquel est suspendu un grelot... etc. »

Je résolus dès lors de pousser à fond l'étude de cette pièce et je me rendis à Marseille, auprès du Conservateur du Cabinet des Médailles de cette ville, M. Gustave Martin. Ce charmant artiste (M. Martin est aussi un excellent graveur en médailles) se mit gracieusement à ma disposition, me déclara de prime abord ne pas connaître cette monnaie, en prit un croquis et me promit de faire des recherches à son sujet.

Plusieurs autres numismates auxquels je m'étais

(1) M. Changarnier possède une collection de monnaies gauloises de plus de 2.000 pièces, dont 200 en or, parmi lesquelles le Vercingetorix casqué. Un deuxième statère avec le nom incomplet du généralissime de la Gaule existe au *Cabinet des Médailles* (non gravé dans l'Atlas).

Le statère d'or de la collection Changarnier a été reproduit, Pl. XII, n° 37,751. La lettre I du suffixe RIXIS au génitif, a été oubliée, l'S retournée : VERCINGETORIXIS, sous entendu *moneta*. RIXIS correspond au RIX. Regis, des Latins, d'après de nombreuses inscriptions à noms essentiellement gaulois.

Parmi les collections particulières de monnaies Gauloises, je citerai celles de MM. R. Forrer, à Strasbourg : 1.700 pièces ; A. Blanchet, à Paris : 400 pièces ; A. de Barthélemy ; 400 pièces ; feu le docteur Poncet, à Lyon : 500 pièces

adressé, me signalèrent des pièces portant le taureau marchant ou au repos, mais le détail du licol et du grelot n'avait, d'après eux, encore été signalé nulle part.

Après quelques jours de recherches, M. Martin m'écrivit :

« Notre Musée des Médailles de Marseille possède  
« quelques exemplaires de la curieuse monnaie massa-  
« liote, au type du taureau marchant que vous avez  
« bien voulu me montrer et dont j'ai pris un croquis.  
« Malheureusement nos exemplaires sont incomplets  
« et le cordon et la sonnaille ne sont pas aussi appa-  
« rents que sur le vôtre et se devinent à peine. Dans  
« cet état, c'est certainement une pièce intéressante  
« et rare. »

Il me signalait en même temps un article de la Revue numismatique de 1857, où M. le marquis de Lagoy donnait la description d'une de ces pièces.

Adieu Perette ! voilà ma pièce inédite connue, quoique rare et intéressante !

Je n'en continuerai pas moins l'étude de mon petit document, et M. le marquis de Lagoy, quoique n'étant pas tout à fait de mon avis, m'aidera à classer ma pièce dans sa vraie série, c'est-à-dire dans la série des monnaies frappées à Nîmes par les Volques arécomiques.

Il donne ainsi la description de cette pièce :

« Tête d'Apollon à gauche. Revers : ΜΑΣΣΑ. Taureau  
« à droite, ayant pour collier une corde à laquelle est  
« suspendue une clochette. Le taureau au repos est un  
« type connu depuis très longtemps sur les monnaies  
« massaliotes, mais tous les exemplaires étaient proba-  
« blement mal conservés, car on n'avait pas encore fait

« attention au collier de corde auquel la clochette ou  
« sonnaille est suspendue Un accessoire aussi vulgaire  
« si peu poétique, fait soupçonner que sans songer le  
« moins du monde à personnifier le fleuve du Rhône,  
« à symboliser la force végétale expansive, ou celle du  
« soleil entrant dans le signe du taureau... etc., comme  
« on s'est plu à le dire pour chercher l'explication du  
« type en question, nos massaliotes pourraient bien  
« s'être tout bonnement contentés de figurer un sim-  
« ple échantillon de la race bovine dont proviennent  
« peut-être les bœufs noirs à demi-sauvages qui exis-  
« tent encore dans les marécages de la Crau et de la  
« Camargue. »

On peut se demander, après cette lecture, quel intérêt pouvaient avoir les Phocéens à changer, par la fabrication d'un coin nouveau, le type de leur monnaie qui faisait prime partout et était acceptée par tous les peuples de la Gaule avec lesquels ils commerçaient. Avaient-ils été poussés par la nécessité, ou avaient-ils vu un avantage quelconque à modifier sur leur numéraire l'allure de leur taureau symbolique et à adopter l'image d'un animal qui personnifiait plus spécialement une peuplade gauloise au détriment de toutes les autres ?

Cette hypothèse est peu probable.

Les Volques Arécomiques, au contraire, avaient un intérêt considérable, pour la facilité de leurs échanges, à créer un type se rapprochant du type de Massalia, ou plus simplement à fabriquer dans leurs ateliers des imitations de monnaies phocéennes.

D'ailleurs le fait s'était déjà produit. En effet, si nous examinons la série gauloise arécomique d'une époque antérieure à celle qui nous occupe et que nous la comparions à la série correspondante des monnaies

massaliotes, nous verrons que nos Gaulois avaient déjà imité et copié le type marseillais de l'obole en argent à la roue.

Cette petite pièce très connue et très répandue où figure d'un côté la tête d'Apollon et de l'autre une roue, entre les rayons de laquelle se trouvent les initiales de Massalia : ΜΑ ΜΑΣ ou ΜΑC avait été imitée par les Volques qui avaient simplement changé les lettres et avaient inscrit entre les rayons : V. O. L. C.

Les Cavares, à Avignon, avaient aussi fait une imitation de cette obole où se lisait entre les rayons : A. O. Y. E. (1).

Ils devaient donc savoir par expérience que conserver leur nom sur les monnaies, c'était en restreindre la circulation ; aussi dans leur nouveau type ils inscriront le nom de ΜΑΣΣΑ qui leur permettra un écoulement plus facile et substitueront au sanglier qui se trouve au revers de leur monnaie autonome l'image du taureau de Marseille.

En effet, si nous comparons la monnaie autonome des Volques Arécomiques portant ΝΑΜΑΣΑΤ (pour ΝΑΜΑΣΑΤΩΝ), décrite par le marquis de Lagoy (médailles inédites de Massalia, p. 34) (2), et gravée dans la

(1) Une variété unique de cette obole se trouve dans la collection Changarnier, et porte à l'avers la tête d'Apollon à gauche. (Cab. des Médailles H de La Tour, pl. II, nos 691-695).

(2) M. le marquis de Lagoy a été le premier à déterminer la valeur de la légende ΝΑΜΑΣΑΤΩΝ. Avant lui, le président de Saint-Vincent, estimait que ΝΑΜΑ avait été écrit par erreur pour ΜΑΣΣΑ et considérait les lettres ΣΑΤ de l'exergue comme des initiales monétaires, telles qu'on en voit sur les monnaies de Marseille.

M. de Lagoy lisant ΝΑΜΑΣΑΤΩΝ a expliqué le changement de ΝΕΜΑΥ en ΝΑΜΑ par l'emploi du dialecte dorien apporté par les Rodiens, qui avaient fondé plusieurs colonies sur les bords du Rhône.

(Document emprunté à MM. Muret et Chabouillet : Catalogue du Cabinet des Médailles, page 57 Nemausus, n° 2 070).

monographie des monnaies frappées à Nîmes, de M. Goudard. (pl III, n° 14), et la monnaie que nous avons entre les mains, nous sommes surpris de leur ressemblance.

A l'avers la tête n'a pas changé, c'est le même profil d'Apollon, que beaucoup de numismates ont pu confondre avec la tête de Cérès, tellement les traits sont efféminés et surtout à cause de la chevelure longue, roulée en bandeau autour de la tête et dont l'extrémité retombe en boucles ondulées sur le cou

La couronne de laurier, elle-même, mal dessinée, aux feuilles longues et pointues aide à la confusion et peut être prise pour une couronne d'épis

La ressemblance entre ces deux têtes est tellement frappante que l'on croirait que le même graveur a calqué trait pour trait la figure de notre monnaie sur le modèle de celle de ΝΑΜΑΣΑΤ.

Mais elle ressemble peu au portrait d'Apollon des monnaies marseillaises où les graveurs grecs plus expérimentés ont représentés une tête à l'allure plus mâle, au cou moins grêle et dont la couronne de laurier est parfaitement dessinée.

Si nous passons à la légende du revers nous reconnaissons sans peine la facture gauloise dans la structure des lettres.

Les caractères y sont bouletés, caractéristique de la fabrication gauloise que l'on ne retrouve pas dans les monnaies fabriquées dans les ateliers de Marseille et que nous voyons, au contraire, dans la légende de la pièce gauloise de ΝΑΜΑΣΑΤ (ΩΝ).

Le nom même de ΜΑΣΣΑ inscrit presque en entier dans le nom de notre colonie ne pouvait il prêter à confusion et aider à l'écoulement de notre pièce chez des gens peu lettrés ?

La consonnance même des deux noms aidait cette fraude.

ΜΑΣΣΑ se retrouve en effet dans ΝΑ(ΜΑΣΣΑ)Τ.

Une autre particularité de la légende vient m'aider à y reconnaître une facture gauloise et à rejeter l'idée que cette pièce ait pu sortir d'un atelier de Massalia.

Le graveur inhabile n'a su mesurer la place qui lui était nécessaire pour l'inscription complète de la légende et le dernier Α de ΜΑΣΣΑ venant occuper la place de la tête du taureau a du être rejeté au-dessus de la légende et se placer en dehors au-dessus du dernier Σ.

Une pareille imperfection décèle un manque d'habitude, une inexpérience technique qui ne se retrouve jamais sur des pièces véritablement phocéennes de cette époque.

C'est donc bien une pièce gauloise que nous avons sous les yeux, et le taureau viendra nous confirmer dans notre opinion que, seuls, les Volques Arécomiques ont pu fabriquer cette monnaie.

En effet, quel artiste autre qu'un Volque Arécomique aurait-il pu, dessinant un taureau, y ajouter ce licol et cette clochette dont les anciens, comme le font encore les gardiens de nos manades, ornaient le cou de l'animal apprivoisé devant servir de guide à leurs congénaires sauvages dans leurs déplacements ?

Les Phocéens, comme je l'ai dit plus haut, auraient-ils modifié l'allure de leur taureau symbolique pour y substituer un type spécial à un seul peuple ? C'est peu probable.

Leur monnaie faisait prime chez tous les peuples de la Gaule.

Il est plus simple d'admettre que les Gaulois, dont les graveurs avaient un sentiment très vif de la nature, copiaient simplement et naïvement ce qu'ils voyaient.

Les Voconces, eux aussi ont fait des imitations de

monnaies marseillaises au revers du taureau ; ils le mirent sur leurs monnaies autonomes, mais ils l'ont figuré au repos, debout. Cette allure était plus facile pour le graveur qui le dessinait tel qu'il le voyait dans leurs abondants pâturages où paissaient en paix leurs bœufs à l'élevage.

C'est donc seulement chez les Volques Arécomiques, dont le territoire contenait ces immenses marécages, qui s'étendaient de la mer jusqu'aux portes de leurs bourgades, qu'on peut trouver le modèle reproduit sur notre pièce.

Nos ancêtres vivaient au milieu d'eux. Ils tiraient de ces troupeaux sauvages des attelages pour leurs chariots, des aides pour les travaux des champs et certainement des sujets pour leurs amusements.

L'Abbé Barthélémy dans son « Voyage du jeune Anarchasis », s'appuyant sur les écrits de Pline, de Suétone, d'Héliodore, etc., nous dit que les combats de taureaux étaient fort goûtés en Grèce et il nous décrit un de ces spectacles, à Larrissa :

« La scène était aux environs de cette ville : on fit partir plusieurs taureaux et autant de cavaliers qui les poursuivaient et les aiguillonnaient avec une espèce de dard. Il faut que chaque cavalier s'attache à un taureau, qu'il coure à ses côtés, qu'il le presse et l'évite tour à tour, et qu'après avoir épuisé les forces de l'animal, il le saisisse par les cornes et le jette à terre sans descendre lui-même de cheval. Quelquefois il s'élançait sur l'animal écumant de fureur ; et malgré les secousses violentes qu'il éprouve, il l'atterre aux yeux d'un nombre infini de spectateurs qui célèbrent son triomphe. »

Ne croirait-on pas assister à une scène de « *ferrado* » telle que nous la décrit Mistral :

*L'ome dountant lou biou bramaïre  
Lou biou empourtant lou dountaïre.*

telle qu'elle se pratique, à des siècles de distance, dans nos villages de Camargue, telle qu'on nous la donne encore en spectacle dans nos Arènes pour l'amusement des Citadins.

Le graveur de ma monnaie a du sans aucun doute prendre pour modèle un « dountaire », taureau apprivoisé plus facile à saisir que les jeunes fougueux du troupeau, et dans son ardeur à l'imiter, il le fit comme il le voyait et reproduisit en même temps que l'animal son licol et sa clochette.

C'est donc bien une monnaie frappée dans les ateliers de la vieille capitale des Volques Arécomiques que je viens de décrire et je ne suis pas éloigné de croire que l'artiste a intentionnellement voulu graver et perpétuer le souvenir de cet animal qui faisait la richesse et l'attrait de son pays et qui était en même temps l'aide de sa vie agricole et le compagnon de ses jeux.

Je crois pouvoir émettre avec certitude que le taureau était devenu pour la population de nos régions le symbole de leur pays, et que plus tard, les Gallo-Romains, eux-mêmes, conservèrent pour cet animal le culte de leurs aînés.

Et n'est ce point cette idée qui a guidé l'architecte de notre splendide amphithéâtre, quand, pour l'ornement de sa principale porte d'entrée, il y sculpta deux de ces animaux vus à mis corps : Certainement.

Plus tard en 1516, François I<sup>er</sup>, frappé de la nudité de l'écu de notre sceau municipal ne portant que « *de gueules* », et mis au courant de notre histoire locale nous octroyera par *lettres patentes* un nouveau sceau portant « *un taureau d'or* » passant à gauche sur fond de gueules.

Ce n'est qu'en 1535 que sur la demande de nos consuls le roi donnera à sa bonne ville de Nimes ses armes actuelles : le crocodile enchaîné à un palmier orné de bandelettes et d'une couronne, tel qu'on le voit au revers des nombreux as frappés dans notre ville à l'effigie d'Auguste et d'Agrippa, son gendre.

